

On lira ci-dessous un entretien qu'a donné J.-A. Miller à Serge André, Yves Depelsenaire et Christian Vereecken, le 13 mai 1981, et publié à l'époque in Litura n° 4/5, novembre 1981. C. B.

ENTRETIEN SUR LA LECTURE DE LACAN

Jacques-Alain Miller

1 – DESTINATION DE LA PSYCHANALYSE

Yves Depelsenaire — C'est au titre de *lecteur de Lacan* — et vous vous êtes régulièrement présenté ainsi — que nous vous proposons cet entretien. Qu'est-ce qu'être lecteur de Lacan aujourd'hui ? Cette question comporte en somme de s'interroger sur la destination de l'enseignement de Lacan, comme lui-même l'évoque à l'orée de ses écrits rassemblés par l'argument d'un *lecteur nouveau*.

J.-A. Miller — Cette question de la destination m'avait suffisamment arrêté à l'époque où Lacan cherchait un titre au recueil qui allait paraître de ses articles et qu'il promenait son embarras auprès de ses familiers, pour que je me souvienne avoir proposé celui de « Destination de la psychanalyse ». Mais son choix s'est en définitive arrêté à la mention qui figurait sur les épreuves du livre, lesquelles avaient dû être confectionnées avant que l'auteur eût déterminé le titre — c'est dire son embarras — : *Écrits*, titre qui vient donc de l'imprimeur.

Ce qualificatif de *lecteur*, je le porte sans doute depuis cette époque, ou un peu avant, puisque j'ai connu Lacan par le texte d'abord, à la différence d'un certain nombre l'ayant souvent connu

comme un orateur, puis, à l'occasion, comme leur analyste. C'est en octobre 1963, sur la demande d'Althusser qui avait décidé de faire à l'École Normale un séminaire sur Lacan, que je me suis engagé dans cette lecture. Je n'avais jusqu'alors entendu parler de Lacan qu'à travers Revel, qui s'en moquait dans *Pourquoi des philosophes ?*, puis au séminaire de Barthes en 1962-63, où il avait signalé les thèses de Lacan sur la métaphore et la métonymie, donnant pour référence l'article de Leclaire et Laplanche, et celui de Jakobson, parus dans les *Temps Modernes* trois ans auparavant. André Green était venu à ce séminaire nous entretenir de ce sujet. Ce qui lui paraissait à l'époque essentiel dans ce que disait Lacan sur cette affaire de métaphore et de métonymie, c'était que le signifié était vraiment très difficile à trouver, et qu'il fallait centrer son intérêt là-dessus.

J'ai donc entrepris de lire les sept textes de Lacan qui se trouvaient dans la collection de la revue *La psychanalyse*, puis ceux des numéros de *L'évolution psychiatrique* et de la *Revue française de psychanalyse* où il avait écrit.

Lorsque Lacan est arrivé à l'École normale, en janvier 1964, après l'interruption de son Séminaire à Sainte-Anne, j'ai eu d'emblée l'impression que les gens qui le suivaient ne le prenaient pas au sérieux comme nous. C'est un phénomène de lieu. Lacan en a très bien parlé, plusieurs années après, quand il a dit que son Séminaire s'était toujours trouvé pré-interprété par les lieux mêmes où il se produisait, et que c'était à l'ENS que ce Séminaire avait été reconnu pour être un enseignement.

Cette expression *l'enseignement de Lacan* s'est aujourd'hui banalisée, mais ce fut de ma part un choix délibéré que de me référer à ce terme et de l'accentuer, plutôt que de l'appeler *la théorie de Lacan*.

À l'École normale, j'étais sensible au type tout à fait exceptionnel de cohérence et de consistance des textes de Lacan, et ce, sans référence à l'expérience analytique, et même sans connaissance de l'histoire de la psychanalyse. Là aussi, il y a eu pré-interprétation de Lacan dans le cadre du structuralisme, quoique je ne l'ai jamais confondu avec le structuralisme — il surclassait cette dimension.

Pour ma part, je ne suis pas aujourd'hui le même lecteur de Lacan qu'à l'époque.

Y. D. — Est-ce le fruit de cette lecture elle-même et ce qu'elle comportait de nouveauté ou s'est-elle modifiée de même ?

J.-A. M. — La lecture de Lacan a certainement transformé ses lecteurs. Prenez « La direction de la cure » ou « Variantes de la cure-type », ce sont des articles de bout en bout polémiques avec des auteurs de la tradition analytique. À l'époque, je pouvais en faire une lecture cohérente, consistante, et que je ne renie pas, tout en ignorant ces auteurs, mais j'en ai fait une autre après en avoir pris connaissance. Il ne s'ensuit pas forcément qu'il faut avoir lu tout ce que Lacan a lu, mais même si son accent de vérité fait considérer ces auteurs comme dépassés, ceci me paraît un conseil de lecture minimal : se référer à eux.

Serge André — Il n'en demeure pas moins que, du fait de vous être intéressé à cet enseignement, à cette parole d'abord réservée à des psychanalystes, du fait d'avoir commencé à le lire avec cette attention particulière qui est la vôtre, vous avez donné à cette parole une autre adresse, vous en avez du moins changé la dimension. C'est sensible dans ce que Lacan mentionne dans les *Écrits* en liminaire de l'index, soit la mesure interne que ceux venus s'intéresser à son enseignement du dehors se trouvent en position d'apporter.

J.-A. M. — Il me paraît très exact que l'intérêt des normaliens de l'époque, et au-delà du public intellectuel qui a afflué à l'ENS, a modifié l'adresse de l'enseignement, du discours, devenu enseignement, de Lacan. C'est tout à fait sensible dans la réorientation du Séminaire. Il est certain que le Séminaire des *Quatre concepts* a été destiné à ce nouveau public, et Lacan le dit en toutes lettres dans ce que j'ai fait imprimer comme le prière d'insérer de ce Séminaire. Il a jusqu'alors, année après année, ajouté un étage à sa construction, et il trouve là l'occasion, au terme de dix ans, de reprendre les choses d'une façon systématique. C'est d'ailleurs le premier de ses Séminaires qui n'est pas un commentaire de textes freudiens, même si plusieurs textes de Freud y sont impliqués, les textes

métapsychologiques en particulier. C'est le premier Séminaire où Lacan s'émancipe, si je puis dire, de la lecture des textes freudiens, et ouvre la deuxième ère de son enseignement, où chaque Séminaire tourne autour d'un de ses termes à lui, Lacan, l'objet *a*, l'Autre, le sujet, etc.

Un décrochage s'est produit dans l'adresse. Lacan, à ce moment, se retrouve lui-même exclu de la communauté analytique dont il était partie prenante, comme on le voit dans ces textes polémiques — il faut un terrain commun pour polémiquer. Il sort là de la communauté analytique, ce qui se marque à la diminution progressive des références au reste du mouvement analytique international dans son Séminaire. Petit à petit, il s'adresse d'abord à la cohérence de ses notions, de ses mathèmes.

On peut suivre la transformation de l'adresse de Lacan d'abord très étroite, et qu'il n'a pas cherché lui-même à étendre. Il est frappant qu'il n'ait obtenu après la guerre aucun poste d'enseignement, nulle part. Il n'enseigne publiquement que lorsqu'un groupe le lui demande, à partir de 1953. Il quitte alors le grand salon du 3 rue de Lille, où il faisait séminaire depuis deux ans, pour Sainte-Anne. C'est encore la décision des autres qui le conduit à interrompre son Séminaire à Sainte-Anne et le propulse à l'École normale sur l'invitation d'Althusser, l'École pratique des Hautes Études lui donnant le grade de chargé de conférences par la grâce de Lévi-Strauss. Lucien Febvre avait souhaité, paraît-il, le voir un jour directeur d'études, et il en avait légué le vœu à son successeur, Braudel, qui ne pût le réaliser.

Des dossiers avaient été préparés à cette fin, Lacan était tout à fait décidé à présenter sa candidature, Althusser s'employait à obtenir le soutien des professeurs de gauche, mais Braudel, après avoir, avec Lévi-Strauss, fait des sondages, en aurait conclu que Lacan ne serait pas élu. Le projet qui était le leur qu'il soit nommé directeur sans salaire aurait beaucoup inquiété, comme un fâcheux précédent. D'autre part, je crois savoir qu'à l'époque, Lacan envisageait d'écrire un traité systématique, qui n'a pas pris forme, dont il n'a en tout cas rien publié. C'est un fait important pour le lecteur de Lacan, qui est pris dans un mouvement qui, jusqu'à très récemment, ne s'est pas arrêté, et qui ne donne jamais le sentiment d'arriver à un belvédère à

partir duquel tout se met en place. Nous sommes ainsi en peine d'un mot pour qualifier ce type de travail intellectuel de Lacan, tel que je ne connais rien de semblable.

S. A. — Déjà avant 1964, Lacan brassait toute une série de notions du domaine des sciences humaines, par exemple, auxquelles il ne cessait d'inviter les analystes à s'intéresser. La nouveauté en 64, quand il s'adresse à un public plus large, n'est-ce pas qu'il intéresse ce nouveau public directement à l'analyse, aux concepts analytiques, et non pas à ce qui pouvait être des retombées de la psychanalyse sur les sciences humaines ?

J.-A.M. — C'est, chez Lacan, un mouvement indissociable de l'attention portée aux textes de Freud, à un moment où cet intérêt ne paraissait même plus indispensable à la formation analytique. Il semblait au contraire qu'on pouvait faire l'économie de cette étude en lisant les manuels en cours qu'on a oubliés, et qui ne font même plus partie de la formation aujourd'hui, ni en France, ni ailleurs. C'est le même mouvement qui l'a porté à ce retour à Freud et, d'autre part, aux références qui réactualisaient l'analyse. L'expression « retour à Freud » a bénéficié de son ambiguïté.

Il n'y a pas du tout, chez Lacan, l'idée d'un retour aux sources, à la source non polluée du savoir, puisque ce retour à Freud comporte la réactualisation, l'aggiornamento de toutes les références de Freud. Lacan ne s'en est jamais tenu aux références de Freud. Il n'a pas demandé qu'on constitue le musée de Freud. Le retour à Freud n'a pas été un mouvement de conservatisme. Il a au contraire été couplé de l'appel fait à toute une dimension des sciences que Freud — il le dit — avait laissé de côté, sciences formelles, logique, mathématiques...

Il y a là un paradoxe qui nous est devenu si familier que nous ne le percevons plus, que ce retour à Freud ait tant innové par ces nouvelles références. Ce retour a d'emblée pris pour slogan une formule qui n'est pas dans Freud, comme on ne cesse de nous le reprocher : « L'inconscient est structuré comme un langage ».

Christian Vereecken — Le discours analytique s'est donc conquis, avec Lacan, une nouvelle audience sur des bases sensiblement différentes que celles sur lesquelles opérait le regroupement des analystes jusque-là, c'est-à-dire un profond malentendu. Qu'on ait reçu l'enseignement de Freud comme un développement de la pratique médicale en particulier, voilà une déviation du post-freudisme.

J.-A. M. — Ce que vous dites me paraît très exact. Il suffit de comparer qui devient analyste aux États-Unis et qui le devient en France, pour s'apercevoir qu'effectivement, l'adresse de Lacan a modifié le recrutement des praticiens. Cela ne se fait pas, comme vous le savez, sans réticences. Ce que Lacan a inauguré là donne naissance à des résistances, y compris chez ceux qu'il a formés dès lors qu'ils sont aussi des médecins. Il est amusant de constater que ceux-ci utilisent sans vergogne la distinction du discours universitaire et du discours analytique. Comme Lacan n'a pas fait de la médecine, et pour cause, un discours, cela donne aux médecins un abri commode à l'endroit des soi-disant universitaires. On ne se fait pas faute d'exploiter cette dichotomie au mépris de ce qui est la cohérence de l'enseignement de Lacan sur ce point. Il faut réveiller ici le terme dont on stigmatisait naguère cet enseignement, celui d'*intellectualisation*.

2. REFERENCES DU DISCOURS ANALYTIQUE

Ch. V. — J'épinglerai tout de même la différence que Lacan fait ressortir, dans son article « Psychanalyse et médecine », entre la pratique médicale, où il s'agit depuis toujours de guérir avec des mots, et le discours de la médecine comme élucubration sur le dernier développement de la philosophie ou de la science. De ce point de vue, Lacan est un phénomène, puisqu'il est aussi un grand médecin et produit un discours qui, lui, rend compte de sa pratique.

J.-A. M. — Un grand médecin, comment l'entendez-vous ?

Ch. V. — Je ne pense pas du tout au prototype du grand patron...

J.-A. M. — C'est certainement un psychiatre. On peut même dire que la grande clinique psychiatrique classique jette ses derniers feux avec la thèse de Lacan, exactement contemporaine de la disparition de cette clinique, selon les termes qu'emploie Paul Bercherie.

Le passage à la psychanalyse s'opère sous nos yeux dans la thèse de Lacan. Par quelle voie ? Celle du concept de surmoi, de mécanisme autopunitif, comme on disait à l'époque.

Ch. V. — Oui, mais ne pourrait-on considérer Lacan analyste encore comme médecin, même s'il faut y mettre les guillemets ? Pour m'être un peu intéressé à l'histoire de la médecine, je suis frappé par l'impossibilité qu'il y a, à lire certains auteurs réputés grands cliniciens, à se faire la plus petite idée de comment ils pratiquaient. Or, un des traits qui caractérisent Lacan, ce n'est pas qu'on a une idée très nette de sa pratique, dont on sait qu'elle peut être surprenante, mais c'est qu'à le lire, on peut se rendre compte qu'il y a un rapport plus serré entre une pratique, le discours qui en rend compte, et les références qu'il utilise.

J.-A. M. — L'appel à ces références demanderait bien sûr à être qualifié, parce qu'elles n'ont pas une fonction de modèle. Une discipline comme la philosophie du droit est capable d'importer des modèles biologiques ou autres qui finalement apparaissent très extrinsèques à son objet. Ce n'est évidemment pas le cas chez Lacan pour qui des références logiciennes, mathématiques, deviennent finalement la référence même du discours analytique. Il ne faut donc pas entendre ce terme de référence au sens bibliographique. Ce ne sont pas non plus des modèles. C'est exactement de la référence même du discours analytique dont il s'agit. C'est un changement très considérable dans la psychanalyse que ce vidage progressivement opéré par Lacan des formations imaginaires.

Je relisais récemment les *Lettres anglaises* de Voltaire. « Je quitte Paris où tout est plein, dit Voltaire, où l'espace est cartésien et formidablement peuplé. J'arrive à Londres où tout est vide parce qu'à Londres, on est newtonien et qu'on a vidé l'espace de toutes ses

formations imaginaires. » On peut dire qu'avant Lacan, dans la psychanalyse, tout est plein. C'est un théâtre excessivement coloré et, progressivement, avec Lacan, la psychanalyse devient vide, elle est devant la béance constitutive de son expérience. Elle est, bien sûr, comme le vide newtonien, peuplée de formules.

S. A. — Et de nœuds...

J.-A. M. — ... De surfaces trouées, de nœuds, qui laissent ceux qui suivent Lacan jusqu'au bout devant un certain désert, et devant le choix de poursuivre dans l'élaboration du nœud ou de se situer un peu en deçà. Les lecteurs de Lacan sont un peu comme ceux qui suivaient le joueur de flûte de Hammelin : entraînés jusqu'au terme, espérons-le provisoire, de cet itinéraire, ce qui était devenu familier dans la psychanalyse s'est tout à fait évanoui.

C'est peut-être le sentiment de l'*Unheimlichkeit* de l'analyse elle-même qui a relancé continuellement l'élaboration de Lacan.

3. STYLE DANS LES *ÉCRITS* OU DANS LE *SÉMINAIRE*

Y. D. — Vous évoquez le choix auquel mène l'élaboration la plus contemporaine de Lacan et ce qu'il engage de poursuite. Encore convient-il d'abord de s'y retrouver dans l'itinéraire accompli. Puis-je vous demander quelles règles de lecture sont les vôtres, et leur rapport avec celles que vous suivez pour l'établissement du texte du Séminaire ?

J.-A. M. — Il faut d'abord mettre une différence entre les *Écrits* et le *Séminaire* qui, lui, ne peut faire autorité de la même façon que ses *Écrits*. Je suis bien placé pour le dire, d'abord parce que le texte présenté en livre n'est pas de l'écrivain Lacan, et deuxièmement, parce que la sténographie avec toutes ses imperfections, reflète une élaboration en cours et un style d'improvisation. Contrairement à ce que quelqu'un a répandu, il y a quelques mois, dans le dessein de nuire, Lacan n'a jamais rédigé une année de Séminaire avant de la tenir. Il faut être une buse pour s'imaginer cela, c'est à l'opposé de sa manière, il suffit de le lire et de l'entendre. C'est toujours à partir de notes, de lignes éparses, à peine déchiffrables, accumulées dans l'intervalle, que Lacan tient une

séance de Séminaire. Il y a une dimension d'improvisation, tout à fait à l'opposé de sa manière dans ce qu'il appelle un *écrit*. Comme il le relève lui-même au début de « L'instance de la lettre », il est très exigeant pour ce qu'il qualifie ainsi, puisqu'il conteste que « L'instance de la lettre », qui avait été une conférence aux étudiants de Sorbonne, soit un écrit à son sens. Autrement dit, il y a un choix à faire et, sans ambiguïté, ce sont les *Écrits* de Lacan qui doivent faire autorité pour l'interprétation de son enseignement. Le Séminaire n'a pas le même poids. Pour ma part, c'est d'avoir travaillé les textes écrits de Lacan qui m'a rendu possible de rédiger ses Séminaires.

Ces trois mois de lecture des sept textes que j'évoquai — le rapport de Rome, la « Lettre volée », « L'instance de la lettre », la « Question préliminaire », le « Symbolisme de Jones », « La direction de la cure, « Remarques sur le rapport de Daniel Lagache » — ont constitué mon corpus lacanien, et je dirai que ces sept textes peuvent, encore aujourd'hui, constituer l'armature d'une lecture de Lacan.

S. A. — Cette écriture, *stécriture*, est donc à expliquer, comme il le note en postface au Séminaire XI. Vous fait-elle une difficulté particulière ?

J.-A. M. — Je suis presque tenté de dire que je n'ai jamais trouvé difficile un écrit de Lacan. Lacan n'est pas un auteur prolix. Chez certains auteurs, vous ne comprenez rien à un développement de trente pages ou bien vous pataugez dans un chapitre entier dont vous tentez vainement de ressaisir l'idée principale ou l'orientation. Il n'est rien de tel avec Lacan. Si vous le lisez la plume à la main, la difficulté finit par se centrer sur un paragraphe, une phrase, voire un morceau de phrase. La difficulté est donc toujours extrêmement localisée. Elle est en même temps diffuse : où veut-il en venir ? À quoi riment ces contorsions ? Il y a certainement une difficulté propre à ce contraste : d'un côté, un style digressif, de l'autre côté, ces resserrements soudains. Autrement dit, la lecture est toujours à plusieurs vitesses. Vous avez des plages de considérations qui paraissent dévier par rapport à la ligne principale du texte, et puis, soudainement, vous avez, avec une très grande

économie de moyens, le problème qui surgit. Ce changement de vitesse de la lecture peut faire difficulté à certains. Car il faut voir qu'il n'y a pas une ligne principale qui surplombe le texte, elle est continuellement impliquée dans ces digressions, ou plutôt, dans cette dérive maîtrisée. Parfois cela fait problème : comment se souvenir de la façon dont Lacan a procédé pour arriver à des notions essentielles ?

J'ai dit un peu simplement la ligne principale du texte qui peut effectivement être dégagée, mais je vais dire le contraire tout aussi bien. Étant donné qu'elle ne procède que de façon digressive, chacun pour le coup invente son chemin et, selon son souci propre du moment, peut être sensible à tel ou tel élément. Vous avez là je ne dirai pas un jeu de miroir, puisque c'est un jeu symbolique, mais le texte est un peu comme un cristal à facettes, et il suffit d'ailleurs de laisser le texte pendant un certain temps, et de le reprendre, pour qu'il continue de générer des surprises. Il en réserve même continuellement, aussi minutieusement qu'on l'ait parcouru. Je connais très peu de textes qui aient cette plasticité au souci du lecteur, de telle sorte que si nous y revenons souvent, je ne crois pas qu'on puisse dire que nous le manions comme une Bible. Simplement, c'est un fait que le recueil des *Écrits* a des ressources beaucoup plus considérables que son volume, et qui tiennent à ces déplacements de perspectives introduits à chaque fois que l'on s'en fait le lecteur.

Ch. V. — Alors, à chacun son Lacan ?

J.-A. M. — Certainement pas, mais il nous faut bien expliquer les ressources que nous trouvons continuellement dans ce texte, cela constitue une de ses propriétés. Ce n'est d'ailleurs pas de la même façon une propriété des Séminaires, qui sont beaucoup plus univoques.

S. A. — Serait-ce là le rapport qu'il suggère entre le style et l'objet de la psychanalyse, à savoir l'objet *a* ? C'est parce que cette ligne principale nous échappe toujours et se reconstitue sans cesse plus loin qu'elle est, par définition, toujours au-delà de ce qu'on

saisit, qu'on a souvent l'impression d'une espèce d'habillage de cette ligne principale.

J.-A. M. — Il y a certainement un usage fréquent chez Lacan de la métonymie.

Ch. V. — Comment alors entendre que Lacan se réclame d'une position d'analysant dans son enseignement ? Comment cela se traduit-il dans son style ?

J.-A. M. — La position d'analysant de Lacan est certainement sa position subjective essentielle lorsqu'il enseigne, en tant que son savoir est gagné sur le *je n'en veux rien savoir* constitutif du refoulement. Peut-être cette position d'analysant s'affirme-t-elle avant tout dans l'enseignement oral, dont je soulignais qu'il est, pour une part, improvisé. Il n'est sans doute pas d'association libre, mais il comporte une certaine part d'aléatoire, donc de nécessité inconsciente, dans son développement. Il est sensible que Lacan ne se répète pas. Une anecdote là-dessus s'agissant de cette « Télévision », où effectivement Lacan a écrit qu'il parlait en tant qu'analysant. Pourquoi a-t-il dû finalement écrire ce texte, et le lire ? Ce n'était pas le projet de départ, qui était d'un entretien improvisé devant les caméras. Or, qu'est-ce qu'on a dû constater ? Lorsqu'il s'agissait de reprendre des prises de vues interrompues pour des raisons d'éclairage, parce que quelque chose n'était pas au point, comme cela arrive fréquemment, Lacan commençait à dire un peu autre chose que ce qu'il avait dit d'abord. Non que c'était contradictoire, mais il avait repensé à la question entre-temps, et son apport était déjà légèrement différent, ce qui fait que les enchaînements étaient impossibles. Au bout de deux heures d'essais de ce genre, il a fallu renvoyer l'équipe de T.V. et choisir une autre méthode. J'ai rédigé des questions, et au cours des huit jours qui ont suivi, Lacan me donnait tous les soirs les pages qu'il venait d'écrire. On a alors refait les prises de vues, et Lacan a joué son écrit. Il y a une phrase, au début de « Télévision », qui évoque ce premier ratage de la tentative. La parole de Lacan, c'est ça : invention, transformation constante, mouvement spiralé, et vrillant. Par contre, dans l'écrit, Lacan fixe. Son texte comporte un nombre extrêmement important de formules frappées, ciselées.

Chacun des écrits que nous lisons est certainement le résultat de réécritures très nombreuses, même si vraisemblablement, il y a un premier jet assez ample. En tant qu'écrivain de ses écrits, Lacan n'est pas analysant de la même façon que dans son enseignement oral. Chacun des écrits de Lacan est pour lui le mémorial d'une difficulté spéciale de son auditoire à entrer dans son enseignement. C'est vraiment lorsque quelque chose a fait butée dans son enseignement que s'en dépose un écrit.

S. A. — La transcription que vous faites tend-elle à dégager de telles formules de son enseignement oral ?

J.-A. M. — Pour ce qui est de la rédaction des Séminaires, la question était : comment obtenir un texte qui fasse foi autant que possible, en connaissant les limites de l'entreprise ? Et pourquoi ne pas dire que c'est le résultat d'un pari. Beaucoup de gens se sont essayés à la rédaction des Séminaires de Lacan, ou à leur utilisation. Ça a rapidement paru une mine extraordinaire dont beaucoup se sont servis simplement pour ce qu'on peut appeler des plagiat. Il y a des ouvrages pompés purement et simplement dans les Séminaires de Lacan. Et c'en reste d'ailleurs une utilisation fréquente. Il est d'une telle ampleur qu'il n'y a qu'à se baisser pour le ramasser.

D'autre part, un certain nombre de personnes ont voulu mettre en forme ces Séminaires. Dans les premiers temps, je pense que c'est surtout l'idée qu'il fallait le résumer qui prévalait. D'où les tentatives de Pontalis dans le *Bulletin de Psychologie*, puis le résumé de *L'éthique de la psychanalyse* en une centaine de pages par Safouan, que Lacan n'a pas laissé paraître, plus tard le concentré du Séminaire de *L'identification* par Claude Conté, sous le titre du « Clivage du sujet ». Il y a eu aussi la curieuse exploitation de *La logique du fantasme* par Jacques Nassif, où des phrases de Lacan sont entrelardées de ses propres considérations, comme il s'en explique d'ailleurs honnêtement au départ.

Toutes ces moutures de Séminaire sont singulièrement inutilisables. Elles témoignent sans doute du travail, effectif, de ceux que j'ai nommés, mais elles ne permettent pas d'autres

lectures. Aucune ne conserve la structure de la séance de séminaire, et toutes essayent de faire entrer celle-ci dans un autre moule, le moule idéal du livre ou de l'essai.

Alors qu'un soir, en 1973, la question était débattue de façon informelle à table, j'ai dit à Lacan : « Si personne n'y arrive, c'est qu'une année de Séminaire est un livre en soi-même, découpé en chapitres, et je suis sûr que ça pourrait être fait ainsi. » Et il m'a répondu : « Prouvez-le ! » C'était au fond certainement ce qu'il fallait me dire. Je partais un mois plus tard en Italie, et j'ai décidé de rédiger avant mon départ *Les quatre concepts*, selon un choix qu'il m'avait laissé. J'y ai passé un mois, sans dételer du matin au soir. J'ai donné le résultat à Lacan à mon retour d'Italie, une version qui n'était pas absolument définitive, mais qui se présentait déjà comme un livre. Il m'a dit : « Achevez ». Ce n'est que dans les mois suivants que j'ai été amené à dire à Lacan — ou est-ce lui qui me l'a demandé, je ne sais plus, l'inversion du message ayant dû jouer —, que je ferai l'ensemble des Séminaires. Il m'a mis la main sur l'épaule, dans un mouvement qui lui était familier. C'était dit. Mais je suis certainement très en retard sur le programme qu'à l'époque je pensais pouvoir soutenir.

Y. .D. — Votre objectif était donc d'obtenir des livres qui respectent le style propre à un enseignement oral.

J.-A. M. — La question était : comment interpréter au plus juste la fidélité à un texte qui n'existe pas ? Cela imposait d'abord de respecter — ce qui paraît maintenant aller de soi, mais, pendant plus de vingt ans, ce ne fut pas le cas — la séance de séminaire, en se rendant compte que, d'une séance à l'autre, il y a des variations. Homogénéiser les discrédances, ce serait tout à fait infidèle, justement, à ce style d'analysant. C'est évidemment ce qu'on peut reprocher à toutes les tentatives anciennes dont je dirai qu'elles étaient à imaginer le savoir de Lacan déjà-là, tout constitué, contemporain de lui-même, alors qu'au contraire, il s'élabore.

Pour ma part, c'est un parti pris que de ne pas camoufler les discrédances, et laisser tel quel le maximum de choses. Il y avait un deuxième choix essentiel : obtenir des textes lisibles. C'est pourquoi je n'ai pas fait un travail d'archiviste, qui aurait consisté à faire la chasse aux différentes sténographies existantes, aux bandes qui,

paraît-il, existent toujours. Non, d'emblée, j'ai voulu que ce soient des livres contemporains, actuels, sans notes critiques qui en auraient fait des textes au passé. Ce sont des textes au présent, ce qui montre bien ce que c'est qu'un précurseur.

On peut publier des textes de Lacan qui auront bientôt trente ans d'âge, et ils sont lus comme des livres d'aujourd'hui. Cet effet ne pouvait être obtenu qu'en préservant intégralement les anecdotes personnelles, l'ambiance, les shifters, bref en élaguant le moins possible. Loin d'éloigner le texte dans le temps, ces références au contexte l'actualisent. C'est pourquoi je récusé absolument les imputations imbéciles qui, soudainement, alors que ce travail a commencé il y a longtemps, surgissent. Je ne pense pas être infallible ; il y a maintenant suffisamment de gens happés par la lecture des Séminaires pour que je pense possible d'entamer une sorte de révision constante de leur texte. Révision, peut-être est-ce trop dire, mais au moins une amélioration du texte. J'ai proposé, pour les traductions étrangères, l'espagnole en particulier, d'ouvrir une sorte de bureau des rectifications que pourraient proposer les lecteurs du Séminaire, et ce sera certainement à faire aussi pour la version première en français. On pourrait même ouvrir une rubrique dans une revue.

4. LA TRANSCRIPTION ET LA LECTURE

S. A. — À propos de votre transcription, vous avez dit en note au Séminaire XI, que le plus scabreux était le choix d'une ponctuation. Ponctuer, au sens psychanalytique du terme, c'est donner une interprétation. Comment cette interprétation se lie-t-elle à votre mode de lecture de Lacan où vous n'hésitez pas à tirer au clair, à expliquer — ce qui vous a été reproché, vous le savez.

J.-A. M. — D'abord, je dirai qu'il ne faut pas reculer à expliquer Lacan. C'est une position obscurantiste et sans avenir que celle qui consiste à tenir ça pour inscrit dans la pierre et l'objet d'un rite, qui serait la religion du cartel. Le rassemblement autour des *mots* de Lacan relève de la pathologie induite certainement par le style de Lacan, son style de fermeture propre. Cette pathologie consiste à ne pas y entrer. Je crois au contraire que tout ce qui est là clôturé est fait pour ne laisser d'autre issue que l'entrée dans l'écrit, comme le

dit Lacan dans « L'instance de la lettre ». Il faut faire ce pas, il faut éprouver les articulations, les concepts, les mathèmes de Lacan, les faire jouer les uns par rapport aux autres, constater les discrédances sensibles d'un écrit à l'autre. Car s'aperçoit-on bien que nous sommes confrontés à la cogitation de quelqu'un, qui s'étend sur trente ans, et dont nous sommes renseignés semaine par semaine dans son évolution et ses modifications ? C'est quelque chose d'absolument unique.

D'autre part, Lacan est un rationaliste, pour qui il s'agit de rendre raison de l'expérience. Un rationaliste d'un type certainement spécial, inédit, mais dont la thèse même, *l'inconscient est un langage*, exclut toute complaisance à l'ineffable. Ce n'est pas qu'il nie qu'il y ait de l'impossible à dire, mais cet impossible doit être cerné, articulé, et n'est pas l'objet d'une prosternation. Il faut donc se demander comment Lacan a pu induire des attitudes si contraires à celles qu'il propose. C'est effectivement un problème. Comment se fait-il que, venu à la psychanalyse avec ce postulat rationaliste, en écartant les facilités de l'indicible et en proscrivant les préjugés humanistes, il ait, autour de ses *Écrits*, agglutiné des lecteurs qui avaient, en définitive, des positions exactement contraires ?

S'agissant de la ponctuation, nous savons à partir de l'expérience psychanalytique qu'elle décide du sens. Cela va loin. Au départ, en effet, qu'est-ce qui se présente ? Un continuum verbal qui, au niveau même de la page de sténographie, se présente comme massif. Pour les Séminaires récents, des paragraphes se marquent mieux aux pauses de la voix sans doute, de façon néanmoins aléatoire. Il faut donc continuellement choisir sur quoi se font les chutes de paragraphes. Choix qui oblige le plus souvent à modifier la phrase suivante, et la phrase précédente aussi.

D'autre part, spécialement dans les premières années, la syntaxe des phrases est souvent bousculée. Au fur et à mesure que les Séminaires deviennent moins longs dans l'année, et chaque séance également, la syntaxe de Lacan est de plus en plus sûre : le travail est beaucoup plus difficile pour les premiers Séminaires qui sont plus abondants, qui devaient être — je suppose — faits d'une façon plus précipitée dans l'élocution. Il me faut parfois refaire phrase par phrase pour obtenir un ensemble lisible. Il faut voir que si, souvent, les Séminaires anciens de Lacan ne sont pas très bien compris, c'est parce que

les difficultés propres à la sténographie ralentissent tellement la lecture que, finalement, on pêche ici et là quelques remarques, et qu'on ne voit pas le dessein d'ensemble. La rédaction m'oblige, sur l'unité d'une séance, à faire émerger les lignes de force de l'exposé, souvent brouillées à la première lecture. Et c'est, au fur et à mesure que ce travail minutieux s'accomplit que je saisis l'enjeu du texte que j'établis. Je ne pars pas d'une idée préconçue de ce que Lacan y aurait voulu dire, mais en procédant pas à pas, à des transformations d'abord minimales, en élaguant les doublets, en trouvant la phrase la plus opportune, je vois émerger, comme la statue de Glaucus sous les algues, le dessein de Lacan. Ensuite, il y a des choix importants à faire, par exemple intituler ce qui est devenu un chapitre, ce qui demande évidemment de prendre en considération le contenu de la séance, et aussi la ligne générale du Séminaire. Une fois que j'ai fait une des séances, je mets quelques titres possibles parmi lesquels je choisis après reconstitution de ce qui me paraît la ligne d'ensemble.

Y. D. — Auriez-vous un exemple ?

J.-A. M. — Prenons dans le Séminaire XI, le chapitre « De l'amour à la libido ». Cela ne m'est vraiment apparu qu'au terme de l'établissement du texte. « Je rejoins, dit Lacan, les deux champs que Freud articule : le champ pulsionnel, d'une part, et le champ narcissique de l'amour, de l'autre. C'est à partir de là que l'ensemble peut être et écrit et nommé. » À la lecture de la sténographie comme à l'écoute, cette opposition échappe.

S. A. — Un texte se structure donc bien autrement à l'écoute et à la lecture.

J.-A. M. — Oui, c'est certain. Pour un Séminaire récent comme *Encore*, par exemple, j'avoue qu'à l'écoute, les lignes de force ne m'avaient pas du tout été apparentes, et c'est vraiment en le rédigeant que je les ai perçues. Pour le Séminaire XI, je n'ai pas laissé tomber trois pages, mais peut-être davantage pour les Séminaires plus anciens, du fait des manques de la sténographie. Il m'a été très difficile de reconstituer la fin du Séminaire I, qui

était plein de trous. Il a fallu que j'obtienne de quelqu'un qui y assistait à l'époque, des éléments de schéma, et il m'a fallu refaire un schéma, refaire un texte, et le soumettre à Lacan, qui l'a approuvé, sans pouvoir assurer que c'était exactement le schéma qu'il avait à l'époque. Mais, je le répète, je ne suis pas obnubilé par un idéal archiviste.

Y. D. — Ce n'est pas non plus un retour aux sources.

J.-A. M. — Ce n'est pas non plus un retour aux sources. Et je ne fais pas non plus passer le texte de Lacan sur le lit de Procuste de ma compréhension à moi.

Y. D. — Plutôt le contraire, à vous entendre...

J.-A. M. — Donner des textes sûrs, mais lisibles. S'il y a des paragraphes qui me paraissent obscurs, mais qui se tiennent au niveau de la syntaxe, je considère que ce n'est pas à moi de les élaguer, ou de les éclaircir selon la conception que j'ai. Je me casse la tête dessus, d'autres peuvent se casser la tête dessus. C'est donné là, et il y a donc une certaine mesure de tel quel qui reste. La seule condition est que, du point de vue syntaxique, les phrases soient des phrases françaises et complètes. Je n'ai pas pensé qu'il fallût laisser des phrases avec des blancs. De toute façon, il serait grotesque d'imaginer faire une édition critique à partir d'une sténographie. Qu'on le fasse à partir de l'édition, ou des variantes, mais pas d'une sténographie. Il y a là une perte qu'il faut assumer, qui ne peut pas être récupérée. Même une sténographie verbatim du dire de Lacan ne permettrait pas de faire un texte qui contribue à donner comme il l'entend consistance au discours analytique. Donc, c'est un texte de compromis, et aucun autre n'est possible à mon avis, qui réponde à ces données.

Après tout, si l'on considère que l'Occident a vécu sur l'œuvre d'Aristote, qui a certainement été établie d'une façon beaucoup moins fiable que les Séminaires de Lacan, c'est de nature à encourager. Finalement, l'incertitude est très légère, mais elle doit suffire à mettre, non pas le colophon du doute, un

colophon de suspension sur un certain nombre de points, alors que l'écrit a pour nous un colophon de certitude.

C'est vraiment parce que nous savons la précision du travail de Lacan, parce que la moindre de ses remarques nous est précieuse, que j'accumule ces réserves. Le fait que le texte est établi de cette façon donne les garanties les plus complètes d'authenticité. De plus, je parle sous le contrôle de gens qui pratiquent souvent les « séminaires pirates ». Enfin, c'est le vœu de Lacan, personne n'en peut douter.

Y. D. — Soutiendriez vous encore aujourd'hui ce que vous notiez en 73 à propos du Séminaire XI : « On a voulu ici ne compter pour rien » ? Lacan, pour sa part, conclut l'ouverture des *Écrits* par : « Nous voulons amener le lecteur à une conséquence où il lui faille mettre du sien ».

J.-A. M. — C'est une ambition, une très haute ambition dans ce travail, que de ne compter pour rien. C'est même la seule qu'on puisse se proposer, à mes yeux. Ce n'est pas celle que se sont proposés d'autres qui ont voulu compter pour quelque chose, et dont le produit, il faut bien le dire, est sans valeur.

La seule voie pour que ce travail ait de la valeur, c'est d'essayer de se rapprocher de cette annulation, et je m'y applique sans aucune idée de démonstration préétablie. Et je dirai là quel corrélat subjectif j'y vois : c'est la certitude avec laquelle je fais ce travail. C'est pourquoi je ne crois pas à la possibilité qu'on m'aide comme on me le propose volontiers, gentiment. Je n'y crois pas, parce que je suis confronté directement au texte de Lacan, et si devait venir un texte intermédiaire, c'est-à-dire en plus de la sténographie, un texte qu'on me proposerait, cela ne ferait que multiplier les échanges et les problèmes. Je résous les problèmes à la rédaction suivant un certain mode qui se trouve avoir convenu à Lacan, et qui est le mien. De sorte que s'il y a un coefficient personnel à rectifier, au moins est-ce toujours le même.

Il y a certainement une incidence propre à mon approche, comme Lacan le disait, j'ai voulu le mettre dans mon français à moi, mais lui l'a voulu aussi. Il s'est donc ainsi élaboré un style

qui n'est pas le style des écrits de Lacan, mais qui suit assez bien l'allure de son discours oral. Même si, par exemple, il faut couper des phrases qui s'allongeaient avec une syntaxe incertaine, cela garde son style de surprise, et il n'y a aucun remplissage. Quitte à brutaliser un peu la syntaxe française, j'ai réduit beaucoup la ponctuation, prenant le parti de n'employer ni les guillemets, ni le point-virgule, mais au contraire le tiret fréquemment. Dès avant l'établissement du Séminaire XI, je me souviens avoir exposé à Lacan ces partis pris conclus au bout de quelques jours d'essais. Cela lui a convenu.

Pour le tiret, j'avais fait référence à Laurence Sterne. Je préférais ce « shandean dash », comme on l'appelle, aux parenthèses par exemple, afin de préserver, malgré la découpe des paragraphes, l'allure du continuum verbal. Ces choix entraînent des contraintes — à certains moments, ce serait bien plus facile d'avoir les guillemets —, mais j'ai préféré utiliser les italiques. Et ce léger décalage par rapport à la ponctuation habituelle convient.

S. A. — Avez-vous l'impression d'apprendre quelque chose d'une transcription à l'autre ? Ou est-ce chaque fois une tâche nouvelle ?

J.-A. M. — Je me demande si je suis plus ou moins exigeant que pour le Séminaire XI. Je me dis que j'ose parfois toucher davantage au texte de la sténographie, encouragé par Lacan. Peut-être allègerais-je certains passages du Séminaire XI, si je refaisais maintenant. Pour les suivants, j'ai eu des échanges nombreux avec lui sur des problèmes du texte — même s'il m'a fallu parfois les attendre longtemps —, où il m'encourageait à ne pas reculer.

Ch. V. — Avez-vous rencontré parfois des désaccords ?

J.-A. M. — Pour ce qui est du schéma erroné relevé dans *Encore* (voyez *Ornicar ? n° 5*), je veux bien en assumer la responsabilité, puisque je l'ai fait dessiner, mais, avec les autres d'ailleurs, ce dessin a été considéré, examiné par Lacan, qui me

l'a rendu avec son aval. Je ne me plains pas de porter cette erreur, mais nous sommes deux...

S. A. — En viendrions-nous à cette conclusion paradoxale : c'est la lecture de Lacan, le fait d'avoir mis un certain ordre dans ce que vous lisiez, pour vous, qui vous a amené à vous charger de sa transcription, c'est-à-dire un travail où vous vous acharnez à vous effacer, ce qui produit donc une division entre ce qui serait chez vous le lecteur de Lacan et son transcritteur d'autre part ?

J.-A. M. — Pourquoi pas ? Mais la division la plus importante est ailleurs. Nous sommes là — et Lacan est encore à venir — car nous n'avons pas du tout l'idée de la portée de son enseignement. Il est encore à venir. Il doit advenir dans la fidélité la plus minutieuse. Et en même temps, il y a l'exigence d'avancer, que Lacan nous transmet également. Il y a là une tension, Lacan ne nous invite pas à faire son musée, pas plus qu'il n'a fait le musée de Freud, même s'il a fait des Séminaires de textes freudiens. La vraie tension viendra de là : entre la fidélité à l'enseignement de Lacan, d'autant plus nécessaire qu'il n'est pas advenu, et l'exigence d'avancer, qui déplace les lignes.

Il ne faut pas s'imaginer pour autant que c'est facile de critiquer Lacan. Dans la métonymie continue de son enseignement, Lacan l'a fait lui-même. À partir de 64, on a déjà une critique de Lacan par Lacan. Avec *R.S.I.*, en 74, on a même vraiment une réflexion métathéorique, si je puis employer cette expression, sur ce qui était jusque-là les instruments, à savoir le réel, le symbolique et l'imaginaire. Lacan est le précurseur de ses propres critiques.